

« Le monde est gâté »

Un exemple peul de chronophilie

Danièle Kintz

Anthropologue

Duuniyaaru bonii ! - « le monde est gâté » - cette expression récurrente chez les hommes peuls âgés, correspond à une critique nostalgique, présente dans toutes les sociétés du monde sous des formes culturelles spécifiques. Chez les Peuls, cette « chronophilie » est l'apanage du sexe masculin, de la catégorie sociale la plus prestigieuse, et porte sur des thèmes chers à la tradition peule : l'identité sociale, le sérieux des femmes et les tâches pastorales.

« Le monde est gâté » est une expression si récurrente chez les hommes peuls âgés que, chez certains, elle est presque une manie, un tic, qui prend alors une forme abrégée : *E ! Duuniya !* dont tout le monde comprend le contenu critique et nostalgique.

■ Les locuteurs de la critique nostalgique

Duuniyaaru, et parfois *duuniya*, est un mot générique d'origine arabe, qui est présent sous des formes légèrement différentes dans l'ensemble des langues sahéliennes. Il désigne la planète Terre, les gens qu'elle porte et tout ce qui s'y passe, à peu près de la même façon que « monde » en français ; il est aussi l'équivalent « d'ici-bas » par opposition à « l'au-delà ». « Gâté » est un adjectif courant en français d'Afrique. Il se réfère à tout ce qui a été à un moment donné en meilleur état

qu'aujourd'hui, il se situe toujours dans la diachronie. Quelqu'un ou quelque chose peut être « gâté », ce qui sous-entend en même temps que la personne ou la chose aurait pu ne pas l'être. En français châtié de France, des équivalents non littéraux de l'expression *Duuniyaaru bonii !* pourraient être « le monde n'est plus ce qu'il était » ou « le monde court à sa perte ». Mais c'est en français familier de France que se situe ce que nous croyons être sa meilleure traduction : « le monde est foutu ! ».

La gérontocratie chez les Peuls, même proclamée, n'est que partielle, comparativement à d'autres sociétés qui sont leurs voisines, notamment du fait que les moyens de production pastoraux sont redistribués aux jeunes des deux sexes dès leur naissance. Toutefois, elle s'exerce dans le conservatisme social, et tout particulièrement dans l'endogamie (ethnique, sociale, lignagère, familiale), dont les sociétés peules sont parmi les championnes mondiales. La chronophilie - ou le goût pour l'observation du déroulement du temps et de la chronologie des changements - quant à elle, est forte et déterminée socialement et sexuellement : il serait incongru que n'importe qui puisse s'exclamer publiquement *Duuniyaaru bonii !* Mais l'intérêt pour la description diachronique, qui vient avec l'âge, ne peut être confondu avec le pouvoir général et abstrait des plus âgés, ou gérontocratie. Qui peut donc s'exprimer sur le temps qui passe et quels sont les thèmes privilégiés de cette critique nostalgique ?



Il ne s'agit pas des juges du monde et de son évolution : toute personne, de l'un ou l'autre sexe et de tout âge a, bien entendu, son jugement propre. Elle peut l'exprimer devant ses pairs en âge, en sexe et en catégorie sociale. Il est ici question des locuteurs publics, qui peuvent parler devant toute la société sans être ostensiblement contredits ou raillés. Dans l'intimité des pairs, personne n'échappe à la critique ni à la raillerie, celles-ci y vont même bon train. L'expression publique est une toute autre chose qui suit les canaux du savoir-vivre, lesquels, chez les Peuls, sont particulièrement contraignants. Une des définitions de l'imbécile y est celui qui dit tout ce qu'il voit et

tout ce qu'il entend sans faire passer auparavant les choses au filtre d'une intelligence qu'il n'a pas, et qui lui permettrait de déterminer ce qu'il peut dire, où, quand, et surtout devant qui. Non seulement la composition de l'auditoire est déterminante pour le choix de ce que chacun exprime et de la façon dont il le fait, mais la notion d'intimité entre pairs et entre non-pairs apparentés ou associés, l'est tout autant. C'est pourquoi, l'analyse anthropologique ne peut en aucun cas superposer - chez les Peuls sans doute encore moins qu'ailleurs - les rôles de pouvoir et ceux de porte-parole. Celui qui exprime une position ou une décision est un homme adulte, de préférence âgé. Ceci ne signifie en rien que cette position ou décision ne relève que de lui seul. Au contraire, ce sont les discussions en amont, entre pairs, apparentés ou associés, qui ont amené à cette position ou décision. Et la sanction sociale du risque autocratique, en famille ou dans le cadre d'une chefferie de village, est forte : l'homme en position sociale de pouvoir peut toujours être abandonné. Les habitudes migratoires des Peuls, dont les causes pastorales et politiques sont toujours mises en avant, ont ainsi bien d'autres motivations, souvent sociales et relationnelles : la migration, pratique normale et courante dans cette société, peut être utilisée comme menace sociale. La crainte fréquente chez un chef est de se retrouver chef formel certes, mais chef de personne dans la réalité ; si ce n'est pas de la démocratie, c'est en tout cas le pouvoir de pression du groupe. De même, les hommes dits en français « chefs de famille » connaissent la même angoisse : femmes et enfants peuvent partir et le font suffisamment souvent pour que leur capacité à s'éloigner soit prise en compte.

Ceux qui peuvent s'exprimer sur l'évolution du monde sont ceux qui l'ont connue sur une certaine durée (les enfants étant réputés ne rien connaître) et ceux qui ont un quasi monopole de l'expression publique, c'est-à-dire les hommes. De plus, une autre restriction intervient : il ne s'agit pas de tous les hommes âgés, mais seulement de ceux qui sont descendants de gens libres, *dimo* (sing). Ce point est important dans l'identité sociale peule. Les femmes, quant à elles, ont souvent un mode d'expression moins péremptoire et plus compréhensif que celui des hommes. Elles ont aussi beaucoup d'humour

et disent fréquemment, entre elles, en parlant des hommes, des phrases telles que : « tu les as entendu mentir ? » (Kintz, 1988).

■ Les thèmes de la chronophilie

Savoir qui l'on est et se comporter comme tel... Le comportement social, pour être considéré comme bienséant et donc capable de véhiculer des messages et des requêtes, doit être fonction de l'âge, du sexe et de la catégorie sociale. La femme et l'enfant doivent s'exprimer avec réserve et modestie. Un descendant de captifs, *diimaajo*, est censé se comporter de même, mais il peut aussi avoir une attitude... inverse ! Un descendant de captifs est, d'une certaine manière, plus libre dans son comportement que ne l'est un Peul proprement dit (les captifs étaient habituellement d'origine non peule), mais cette liberté ne lui est octroyée qu'avec condescendance : il n'est pas attendu de lui qu'il puisse se comporter comme un Peul, personne ne s'étonne qu'il fasse n'importe quoi.

L'identité sociale

« Le monde est gâté » quand des gens qui ne sont pas des hommes âgés, membres du groupe des Peuls proprement dits, s'expriment comme eux : publiquement, cérémonieusement et plus ou moins sentencieusement. Cette norme sociale et comportementale est en opposition avec la tenue de réunions villageoises, comme en gênèrent les interventions de développement, ou certaines nouvelles méthodes d'enquête dites rapides. Bien souvent, des sous-groupes de pairs, par groupe d'âge, par sexe, et parfois par catégorie sociale, doivent être organisés. Ceci peut se concevoir dans les villages importants, mais devient absurde dans les campements qui ne regroupent que quelques dizaines de personnes, voire moins encore. Un individu peut alors constituer une catégorie à lui seul. Les processus de décentralisation en cours dans les pays sahéliens sont aussi en contradiction avec les normes de comportement et de

prise de parole publique : la liberté d'expression est possible pour tout le monde dans les sociétés peules, mais selon des canaux et dans des styles spécifiques, et non pas là où tout le monde est indistinctement regroupé et où un mode d'expression standardisé et quasi unique est attendu de tous.

Et nous remarquons, comme Ellen Brown (1983) qui traite de l'Afrique centrale, à quel point les discussions sur les rituels prennent plus de temps que les rituels eux-mêmes. Ainsi, lors d'un rituel traditionnel, comme lors d'une manifestation contemporaine de style importé - telle qu'une réunion concernant la décentralisation ou telle qu'un séminaire - quelque'un intervient toujours en premier lieu pour dire : « Ce n'est pas comme cela que l'on fait ». Ceci entraîne des discussions interminables pour savoir qui a été prévenu et comment, et surtout qui ne l'a pas été et pourquoi, et pour décider conséquemment de la façon de procéder. Ensuite, s'il reste du temps disponible, le thème de la réunion ou du séminaire est traité à la hâte. A titre de remarque ethnographique comparative, notons qu'il en est de même dans notre laboratoire de Nanterre, Paris X, où les discussions sur les modes de scrutin sont récurrentes à chaque assemblée générale. Chez les Peuls, la discussion porte toujours sur qui peut être avec qui, afin que... le monde ne soit pas gâté.

Ce qui est vrai de l'expression l'est aussi de la gestuelle et de l'habillement : un jeune ne peut s'habiller comme un homme âgé, ni inversement, et hommes et femmes ont des postures, des tenues, des coiffures et des bijoux fort différents. « Qui est quoi » est immédiatement perceptible, ce qui est considéré comme normal et bien. La norme peule est à l'opposé de la mode unisexe occidentale et du port de jeans pour tout le monde, qui sont des indicateurs d'un monde gravement gâté.

Et, pour parler du « sérieux » des femmes, avoir des relations sexuelles « en brousse » - *nder ladde* - est une des causes, désormais connue, de la sécheresse dans le Sahel : « en brousse » évoque ce qui se passe hors des habitations, hors de la reconnaissance sociale, et donc hors du mariage (Kintz, 1990). Dans la mesure où il n'est habituellement fait allusion qu'aux relations hétérosexuelles, les hommes aussi pourraient

être considérés comme responsables de la sécheresse dans le Sahel : mais non, ce sont les femmes qui sont censées refuser ce que, certes, les hommes n'auraient pas dû leur proposer, mais qu'ils leur proposent quand même... Ayant enquêté sur les différentes phases de sécheresse qui, dans toutes les sociétés sahéliennes, servent de repères historiques, nous avons cherché à savoir si toutes ces sécheresses avaient les mêmes causes : non, ce sont les femmes d'aujourd'hui qui ont gâté le monde.

Les tâches pastorales

Le bétail n'est plus gardé comme autrefois. Des troupeaux entiers divaguent, paissent où ils peuvent, et personne ne leur joue plus de la flûte pour les encourager à bien brouter. Les enfants ne s'occupent plus du retour des chèvres auprès de leurs chevreaux, le soir au village, et le principal responsable en est... le football, associé à l'école, là où il y en a, qui se pratique à la même heure que le retour des chèvres, juste avant la tombée de la nuit, quand la chaleur diminue. Le football gâte donc le monde, et particulièrement le monde pastoral, où tout individu tient un rôle actif accordé à son âge, son sexe et sa catégorie sociale.

La plupart des Peuls sont agriculteurs en même temps qu'éleveurs et ceux qui appartiennent à des castes artisanales, telles que celles des boisseliers ou des forgerons, ont des activités rémunératrices. Mais ce sont les tâches pastorales - pâture, abreuvement, traite, soins vétérinaires, transhumance - qui sont les plus valorisées socialement et culturellement. Ce sont donc elles qui font l'objet de critiques lorsque, selon les plus âgés, elles ne sont plus effectuées comme elles doivent l'être dans la tradition pastorale. De plus, les tâches pastorales rythment l'expression du temps, les moments où elles sont denses, notamment le matin de bonne heure, étant l'objet d'un vocabulaire beaucoup plus détaillé que les autres (Seydou, 1972).

L'identité sociale, le sérieux des femmes et les tâches pastorales sont des thèmes omniprésents dans les discours concernant le fait que le monde soit gâté. Et ces discours se réfèrent

tous à ce que les hommes âgés ont trouvé à leur naissance, c'est-à-dire la « tradition », notion pour laquelle la langue peule fournit un terme explicite : *tawaangal*.

■ *Tawaangal*, idéologie et principe de relativité

Tawaangal est habituellement et judicieusement traduit par « tradition ». *Tawaangal* a la même racine *taw* - que le verbe *tawude*, « trouver », au sens très générique, comme en français, et désigne « ce que l'on a trouvé » (en naissant). L'expression en français d'Afrique « je suis né(e) trouver » en est un bon équivalent, *Tawaangal* se réfère donc explicitement à une société donnée que ses membres ont trouvée à leur naissance. Le fait que le monde soit gâté, qui est une appréciation, elle aussi diachronique, se fonde sur *Tawaangal*.

Au-delà de la constatation banale de l'existence de la nostalgie qui, chez les individus et dans toutes les sociétés, croît avec leur âge - le stock de données sur lequel fonder cette nostalgie s'accroissant en même temps - il nous semble que, non seulement les thèmes nostalgiques diffèrent d'une société à une autre, mais que, de plus, la récurrence nostalgique est d'un intérêt particulier chez les Peuls, car on ne peut imaginer société plus adaptable et plus adaptée partout qui soit, en même temps, aussi fortement déterminée culturellement.

Ainsi, pour nombre de Peuls, l'uniformisation sociale n'est pas un progrès ; c'est une dégradation du tissu social, lequel est censé s'organiser à partir de spécificités et fonctionner sur le principe de différenciation et sur celui de complémentarité. Certes, aucune société n'est homogène et l'uniformité, quand elle existe, n'est souvent qu'une uniformité d'apparence. Mais certaines d'entre elles, notamment celles qui ont des rôles leaders, prônent une uniformisation minimale, tout en fonctionnant sur le principe de compétition réputé (faussement !) ouvert à tous. C'est l'opposition du mérite personnel à la situation de naissance - thème cher aux philosophes français du

XVIII^{ème} siècle et à la Révolution française, entre autres lieux et temps - dont l'actualité est totale dans les sociétés peules. Y sont discutées l'endogamie ethnique et sociale par rapport au libre choix du conjoint, les restrictions sociales et idéologiques quant au choix de la profession (par exemple, il faut être né dans la caste des griots ou dans celle des forgerons pour exercer ces métiers) ainsi que la liberté religieuse ou la laïcité par rapport à l'Islam dont les Peuls, notamment au XIX^{ème} siècle, ont été les prosélytes dans tout le Sahel.



Beaucoup de caractéristiques que les Peuls considèrent comme constitutives de leur culture sont, à l'examen, effectivement présentes, mais elles sont loin d'être toujours et partout majoritaires ; elles fonctionnent idéologiquement plutôt comme des références ou des archétypes dont la langue peule et le pastoralisme sont les principaux thèmes.

La langue peule

Une approximation courante superpose les ethnies ou les nationalités aux langues qui portent les mêmes noms : un Peul parlerait peul et un Français, français. La réalité est, bien entendu, plus complexe et plus hétérogène. Les Peuls associent leur langue à l'émergence mythique et historique de leur ethnie. Dans beaucoup de leurs mythes d'origine, deux enfants, un frère et une sœur, se seraient mis un jour à parler une langue que leurs parents ne comprenaient pas : c'était le peul, et langue et ethnie ont leur origine dans ce phénomène. La liaison langue-culture est considérée comme forte et constitutive de l'identité. Or, tous les Peuls ne parlent pas peul, ce qui ne les empêche pas de porter des noms claniques peuls ; de se considérer et d'être considérés comme Peuls.

Dans quasiment tous les cas où des Peuls, individuellement ou en groupe, ne parlent pas peul, ils sont pensés, de l'extérieur de leur société de même qu'à l'intérieur de celle-ci, comme ayant perdu leur langue. Dans certains cas, la disparition du peul au profit d'une autre langue est démontrable et est même

parfois un processus en cours. Dans d'autres cas, la perte de la langue est présentée comme une évidence alors qu'elle est simplement présumée : l'idéologie se réfère à une époque imprécise, mais révolue, où la situation ethnolinguistique aurait été claire et où langues et ethnies auraient été parfaitement superposées. Le peul est loin d'être la seule langue considérée comme perdue par d'anciens locuteurs présumés, ou par les descendants de ceux-ci. C'est une habitude idéologique générale que de croire à une époque antérieure où tout aurait été mieux ordonné qu'aujourd'hui et où une origine aurait été suivie de filiations et de ruptures, alors que rien ne permet d'ériger certains cas démontrables en phénomène universel.

Ce que nous voudrions indiquer c'est que, malgré la liaison forte entre langue et identité culturelle (au point que la langue peule est considérée comme l'ancrage originel de l'ethnie), un Peul reste Peul lorsqu'il ne parle pas ou ne parle plus la langue peule. Cette attache culturelle, présentée comme essentielle, est, dans les faits, d'une importance relative : tout Peul devrait avoir trouvé la langue dans son bagage *tawaan-gal* à sa naissance, mais s'il ne l'y a pas trouvée, ou s'il l'a ensuite perdue, ce n'est pas un motif d'exclusion ni même d'opprobre.

C'est généralement lorsqu'ils sont minoritaires au sein d'un groupe linguistique dominant que les Peuls ne parlent plus peul ; il en est ainsi, par exemple, au centre-sud du Niger et au nord du Nigéria, où les Peuls, soit sont bilingues peul-haoussa, soit ne parlent que haoussa. Ce phénomène, parfois rural, est plus souvent urbain, car s'il existe des villes peules (par exemple, au centre du Mali, au nord du Burkina Faso et au nord du Cameroun), beaucoup de Peuls citadins vivent en minorité là où d'autres groupes ethniques et d'autres langues sont majoritaires. Le phénomène inverse est aussi présent : des non-Peuls parlent peul, et parfois exclusivement, comme certains pêcheurs dits bozo du centre du Mali et beaucoup de non-Peuls du Nord du Cameroun.

Ce que tout Peul a trouvé en naissant est essentiel et constitutif de sa culture et de son identité, mais il est en même temps nor-

mal qu'il s'adapte au contexte culturel et qu'il change de langue lors de migrations ou d'évolutions linguistiques locales.

Le pastoralisme

Les Peuls sont reconnus comme éleveurs compétents dans tout le Sahel et des non-Peuls leur donnent souvent leur bétail en garde. Ils sont connus avant tout comme éleveurs et, nous l'avons dit, ce sont les tâches pastorales qui, chez eux, sont les plus valorisées. Beaucoup de Peuls citadins possèdent du bétail, même lorsqu'une activité autre que l'élevage assure leurs revenus : d'une part, il existe un élevage urbain, même dans les capitales - et Bamako est, de ce point de vue en tête de liste - et d'autre part, les citadins donnent du bétail en garde à la campagne, souvent auprès d'autres Peuls, de leur famille ou non, sans que, dans ce cas, l'esprit de rentabilité domine. La rentabilité économique est alors moins nécessaire que pour les ruraux qui sont infiniment moins contemplatifs qu'ils n'en ont la réputation...

L'identité peule est liée au pastoralisme, au point que les traditions de comportement, de bienséance et de politesse sont celles des pasteurs et, plus encore, celles des pasteurs transhumants. Savoir comment se comporter en transhumance, lorsque l'on rencontre d'autres Peuls (beaucoup moins d'importance est attachée au comportement envers les non-Peuls !) est au cœur même du *pulaaku*, le code peul du savoir-vivre. En fait, presque tous les Peuls ruraux sont agro-pasteurs, mais certains sont agriculteurs non-éleveurs, soit qu'ils aient effectivement perdu leur bétail lors des sécheresses, soit qu'ils soient réputés être dans cette situation. De même qu'un Peul, qui ne parle pas peul, est considéré comme ayant perdu sa langue, un Peul, qui ne possède pas de bétail, ne peut que l'avoir perdu. Les artisans et les griots, ruraux comme urbains, les citadins commerçants, fonctionnaires et qui occupent des emplois divers, n'ont pas le besoin économique d'élever du bétail, même si beaucoup d'entre eux le font, soit à titre de complément, soit pour raisons idéologiques et affectives. Ainsi, le Peul, qui dans sa *tawaangal* trouve le pastoralisme omniprésent, n'en est pas moins Peul s'il ne pratique pas lui-même l'élevage.

Langue et pastoralisme, deux fondements de la culture peule, peuvent donc être tous deux objectivement absents de la *tawaangal*, sans pour autant faire perdre leur identité culturelle aux Peuls qui en sont dépourvus. C'est pourquoi, nous considérons qu'il s'agit plus de références culturelles fonctionnant comme des archétypes, que de types moyens ou majoritaires. L'idéologie peut suffire à l'identité et au contentement culturels.

Ce que le Peul trouve à sa naissance est très déterminé culturellement et l'attachement affectif à la *tawaangal* est fort. La concrétisation dans les faits des caractéristiques que le Peul lui-même considère comme essentielles est, cependant, d'une nécessité relative. Et l'art de s'adapter de tous les groupes peuls, dont les migrations de l'ouest à l'est de l'Afrique et du Sahara à la forêt équatoriale sont connues, est sans doute rendu plus aisé par le fait qu'une telle identité culturelle, soutenue par des archétypes idéologiques, soit un ancrage qui permet en même temps tous les voyages. Être à l'ancre et voyager est une gageure que les sociétés peules mettent parfaitement en œuvre, même si l'image de l'ancre dans les régions arides est osée, mais nous la préférons à celle de « racines », trop galvaudée.

Aussi l'idée que le monde soit gâté dans une société qui sait si bien s'adapter tout en restant elle-même, et donc en intégrant des changements de toute nature, relève-t-elle, à notre avis, d'un discours formel, standardisé et codifié. Reste donc à expliquer la nécessité, ou la fonctionnalité, de la chronophilie.

■ Nécessité et avenir de la chronophilie

Ne pratique pas la chronophilie qui veut : nous avons vu qu'il y faut, outre l'âge, le sexe et la catégorie sociale appropriés. Mais pourquoi veut-on être un chronophile reconnu ? Est-ce une situation sociale avantageuse ?

La gérontocratie peut être tout aussi formelle que... la démocratie. Le pouvoir des plus âgés peut être mis en avant, glorifié et... non suivi d'effets. C'est un peu ce qui se passe au sein des chefferies de lignages ou de villages. Un homme peut accéder jeune à la chefferie, lors du décès de son prédécesseur (son père le plus souvent, parfois son frère aîné) mais il est aidé d'un conseil des anciens, de fait ou de droit suivant les pays. Il y a donc toujours une autorité qui comprend des gens âgés. Il en est de même des autorités religieuses musulmanes, de leur pouvoir moral et juridique (*cadi* ou juge musulman, associé aux mosquées les plus importantes, dans les villes notamment).

Le prestige et l'influence de ces autorités gérontocratiques peuvent être grands, particulièrement en fonction des qualités personnelles accordées à leurs détenteurs et en fonction aussi de la réputation de leur lignage, si celui-ci a déjà produit des individus exceptionnels, dont la personnalité a marqué l'histoire de la société locale (Kintz, 1989). Ces autorités gérontocratiques de type traditionnel n'ont pas de pouvoir de coercition, exception faite de quelques autorités religieuses dans certaines régions, comme le nord du Nigéria, où existe une police religieuse qui va, par exemple, rechercher les Musulmans dans les bars. L'autorité repose donc sur le prestige et elle est une capacité d'influence plus qu'un pouvoir *stricto sensu*. En revanche, nous l'avons dit, un pouvoir de pression du groupe se manifeste en ce sens que le groupe peut abandonner son chef. Il nous semble que la chronophilie est d'autant plus forte et ressentie comme nécessaire, que la gérontocratie a peu de moyens de s'exercer. Il faut être en position de porter un regard critique et rétrospectif sur le monde, lorsque l'on n'a pas plus de possibilités que les autres membres de la société, des deux sexes, de tous âges et de toutes catégories sociales, d'influer sur l'évolution du monde. Le fait d'être chronophile serait donc un ajout satisfaisant au statut social.



La critique nostalgique étant un phénomène observable chez les gens âgés de toutes les sociétés, il est peu vraisemblable

qu'elle tombe en désuétude. Mais, de même que ses thèmes varient en fonction de l'espace et des différentes sociétés, ils évoluent aussi dans le temps.

Les chronophiles futurs de la société peule resteront, pour longtemps encore, des hommes. En effet, les hommes âgés ont plus de temps libre que leurs épouses ou leurs sœurs. Lorsque les fonctions productives des premiers se réduisent, les tâches ménagères des secondes ne diminuent pas dans la même proportion, bien que celles-ci aient alors moins d'enfants à charge et qu'elles soient aidées par des femmes plus jeunes, belles-filles et petites filles notamment. Ceci est aussi vrai des sociétés occidentales et certains avancent qu'un des secrets de la plus grande longévité féminine dans les pays du Nord résiderait dans le fait que les femmes restent actives, domestiquement parlant, plus longtemps que les hommes. Les hommes peuls âgés passent une grande partie de leur journée devant la mosquée à faire acte de chronophilie, en bavardant sur le temps qui passe, pendant que leurs épouses préparent une sauce, filent le coton ou tressent un couvercle de calebasse.

Dans le futur, les thèmes traités seront sans doute les tentatives du XXème siècle, commencées plus tôt dans certains pays, d'égalité sociale et d'uniformisation ou de réduction de spécificités diverses. Les avantages acquis par différents groupes sociaux, les uns après les autres, n'offrent aucune certitude de permanence, comme l'histoire de nombreuses sociétés nous l'apprend. Le centralisme est souvent suivi de décentralisation, comme la construction d'empires peut mener ensuite à leur dislocation. Parallèlement, l'extension géographique et démographique d'une langue contient en elle-même sa dialectisation, quels que soient les moyens de communication existant dans cette langue.

Le statut des femmes oscille, dans l'espace et dans le temps, entre des pôles libéraux et restrictifs, et la prise en compte de toutes les femmes ou de certaines femmes seulement. La mise en avant des situations féminines à partir du XXème siècle (remarquons que le statut des hommes est rarement abordé comparativement à celui des femmes : la prééminence masculine, considérée comme une évidence partout, mériterait pour-

tant, à notre avis, des réexamens cas par cas) et ses conséquences, pourraient être un des thèmes futurs de la chronophilie, leur place dans la réflexion générale, chez les Peuls comme dans d'autres sociétés, étant déjà grandissante. La référence nostalgique serait alors celle d'une époque imaginaire : celle d'un temps révolu où les femmes étaient à leur place, c'est-à-dire à celle que les hommes leur avaient assignée, celle encore d'un temps où sexe et genre féminins étaient en harmonie... masculine.

■ Sexe, genre et « monde gâté »

En sciences humaines, comme dans les opérations de développement qui les utilisent, la réflexion, en extension, en termes de « genres » - ou implications sociales de l'appartenance sexuelle biologique - circonscrit essentiellement l'univers des femmes. Le « genre » masculin est aussi peu traité que le statut des hommes. Certes, des lacunes immenses sont à combler : dans le domaine des études sociologiques et anthropologiques, certaines sociétés ont été abordées comme si elles ne comprenaient que des hommes. Pire encore : dans le cadre des interventions de développement, nous avons souvent pu constater qu'étaient introduits des phénomènes considérés comme archaïques dans les idéologies intervenantes elles-mêmes. Ainsi, en République Centrafricaine, dans le cadre d'un vaste projet de développement de l'élevage largement financé par des bailleurs de fonds étrangers et internationaux, les intervenants nationaux comme étrangers étaient tous des hommes et ne s'adressaient qu'aux hommes peuls (les Peuls ont un quasi monopole de l'élevage bovin dans ce pays), négligeant ainsi le fait que, dans toutes les sociétés peules, les femmes sont propriétaires de bétail au même titre que les hommes, et assurent une partie des tâches pastorales et des soins vétérinaires. L'intervention de développement introduisait la disparition des femmes de la propriété et de la production.

Aussi, n'est-il pas illégitime que « l'approche genre » soit en fait une approche « genre féminin » et que, dans le vocabulaire de

la recherche comme dans celui du développement, elle ne se réfère qu'à des études et des interventions concernant les femmes. Ce n'est pas illégitime : le temps de combler les lacunes... Mais, ne prendre en compte qu'une moitié ou l'autre d'une société est contestable scientifiquement dans l'absolu. Malheureusement, « l'approche genre » est déjà biaisée dans les opérations de développement qui comprennent *ipso facto*, par cette expression, qu'il s'agit d'un soutien aux activités considérées comme féminines (cuisine, couture, hygiène domestique, etc.). La boucle idéologique est ainsi bouclée.

Les femmes peules sont loin d'être en mauvaise position statutaire dans l'ensemble des sociétés humaines. Souvent, une des explications, au moyen desquelles elles justifient leurs propres pratiques endogamiques, réside dans le fait que la plupart des hommes non-peuls ne sauraient pas s'occuper d'une femme comme le fait un homme peul. Et, répétons-le, elles ont accès aux moyens de production, pastoraux dans toutes les sociétés peules, agricoles dans certaines d'entre elles seulement. Les hommes reconnaissent volontiers que leurs groupes ne fonctionnent bien que là où les femmes sont intelligentes. Avoir une femme peu intelligente est une catastrophe sociale pour un homme peul, alors qu'ailleurs la même situation est parfois considérée comme plus aisée à contrôler pour un homme, car lui permettant de pratiquer l'exercice d'une supériorité supposée. Les femmes intelligentes, cultivées, actives, ne semblent pas gêner les hommes peuls, à condition toutefois, qu'en public, elles conservent une certaine réserve vis-à-vis de leur mari. Chez les Peuls, plus deux individus sont liés par la filiation, l'alliance, la sexualité ou l'amour, plus ils montrent en public une distance ostensible. Ceci est vrai des relations parents-enfants (et surtout parents-aîné des garçons ou aînée des filles), mari-femme, amant-maîtresse. Si les hommes peuls ne montrent pas de réticence vis-à-vis de femmes qui endossent un « genre » masculin, avec réserve toutefois ils ne sont pas prêts pour autant à remplir une tâche traditionnellement féminine, si une femme est présente pour le faire. Et c'est ainsi qu'ils ne se sentent guère concernés par « l'approche genre » *a priori*.

Intervertir les rôles et les tâches déterminés par le « genre » pose peu de problèmes quand on est entre gens du même sexe. Le

faire devant toute la société ne peut être banal ; cela devient alors un acte délibéré, particulièrement significatif. Par exemple, nous avons vu plusieurs fois des hommes peuls piler le mil, tâche uniquement féminine dans cette société, alors que chez les descendants de captifs des Touaregs, les Bella, ce peut être une activité rémunérée. Un homme peul ne peut piler le mil devant l'ensemble des habitants d'un village ou d'un campement, sans avoir une autre raison, non pratique, de le faire. Dans les cas que nous avons observés, il s'agissait chaque fois de prédicateurs musulmans, peuls, itinérants et peu connus des Peuls locaux ; dès qu'ils prenaient un pilon, ils étaient identifiés comme prédicateurs d'un certain type, celui qui prône le retour à un Islam originel, qui aurait été plus égalitaire que ne le sont ses formes contemporaines. C'est dire que, si un homme prend en main un pilon, ce ne peut être pour simplement aider ceux (celles !) qui le reçoivent ; il faut qu'il ait obligatoirement une autre raison de le faire. Et là est toute la question : quelle autre raison les hommes peuls pourraient-ils avoir de s'intéresser à « l'approche genre » ?

De même qu'en milieu rural, beaucoup d'associations, souvent formelles ou fictives, sont créées parce que, sans elles, les ruraux n'obtiennent rien des intervenants du développement, il devient évident que certains bailleurs de fonds ne financent désormais un projet que si celui-ci contient un « volet femmes » ou une « approche genre ». Les informations circulent en milieu rural plus vite qu'on ne le croit. Et s'attirer la bienveillance des bailleurs de fond devient une autre raison de s'intéresser à la question féminine.



L'identité féminine, le sérieux des femmes, sont des thèmes habituels dans le discours chronophile des hommes âgés. Ces sujets sont renforcés aujourd'hui par « l'approche genre » des interventions de développement. Et c'est ainsi que la récurrence chronophile prend de l'ampleur et s'organise autour du discours suivant : si tout le monde est partout, si tout le monde fait tout, si personne n'a plus de place spécifique et si la société devient indifférenciée, comment le monde, qui ne sera plus ce qu'il était, ne se gâterait-il pas ? *Duuniyaaru Bonnataa* ?

Bibliographie

Brown (E.), 1983. Nourrir les gens, nourrir les haines, *Société d'ethnologie*, Paris X - Nanterre.

Kintz (D.), 1988. Hommes formels, femmes informelles. Ou le soutien des Peuls à leurs anthropologues, *Bulletin de l'Association française des anthropologues*, n° 34 : 59-66. Version anglaise dans *Anthropology Today*.

Kintz (D.), 1989. Les voies peules de l'exception, in *Singularités*, Plon : 457-469.

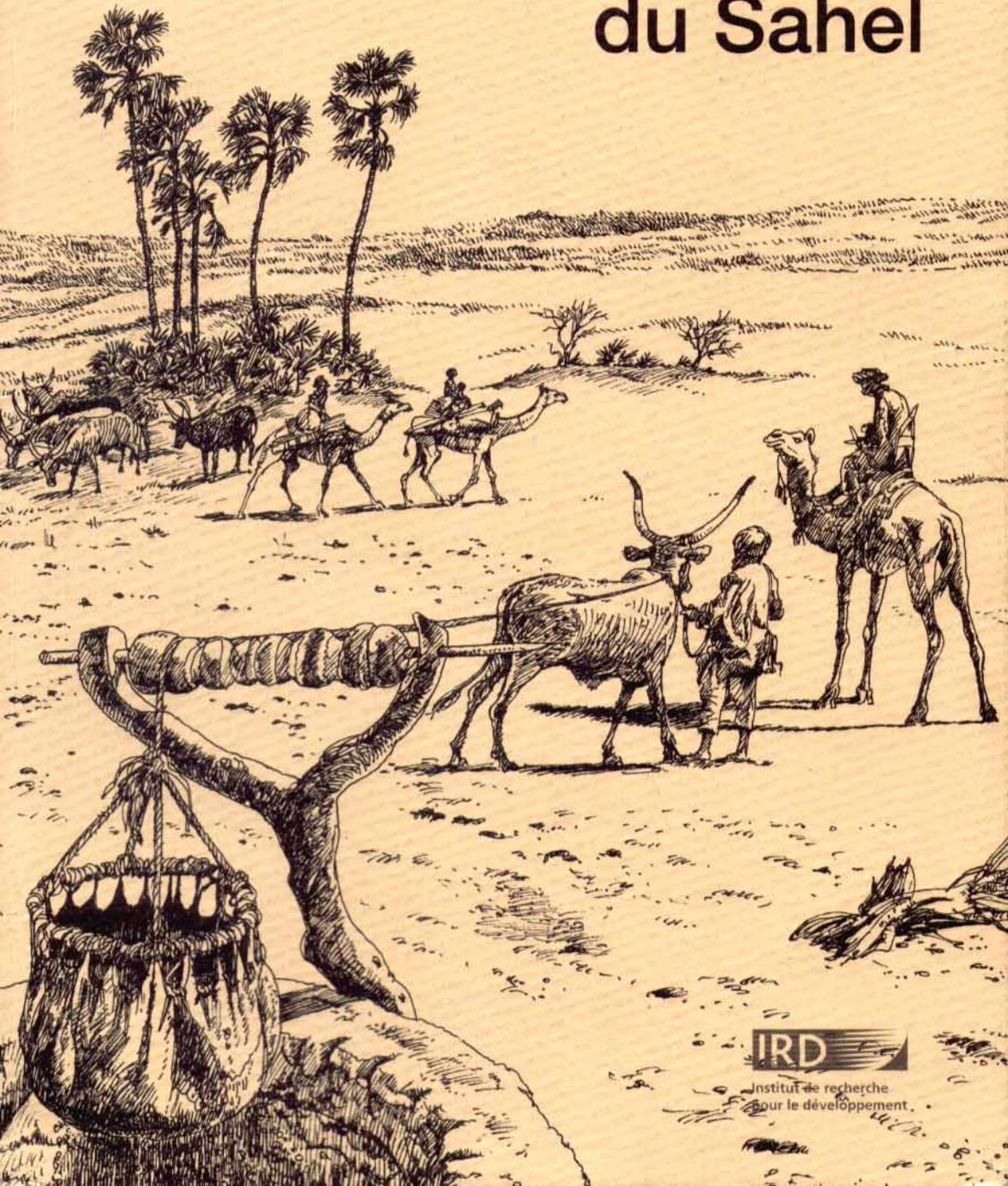
Kintz (D.), 1990. L'amant blessé. Ou une discussion peule sur le pluralisme juridique, *Politique africaine* (le droit et ses pratiques), n° 40 : 42-50.

Seydou (C.), 1972. Eléments d'Analyse de la Notion du Temps dans la langue des Peuls du Niger, in *l'Expression du temps dans quelques langues de l'Ouest africain*, SELAF : 71-85.



Hommage à Edmond Bernus

Les temps du Sahel



IRD

Institut de recherche
pour le développement